



Jour 13 Sur la route de Stone Town.

Le réseau routier de Zanzibar est assez réduit. Si on se balade souvent on emprunte toujours les mêmes routes mais la monotonie s'arrête là. Il suffit d'un village un peu caché pour que j'aie l'envie d'y aller voir. Les déceptions sont nombreuses car souvent, il ne se passe rien et on ne voit personne. D'autres fois, notre passage dans la rue fait sortir les habitants sur le pas de leur porte, poussés par la curiosité de voir qui s'aventure dans leur rue. Aujourd'hui ce n'est pas la joie.



On erre de maison en maison recevant un accueil différent au gré des habitants. Ce n'est jamais vraiment hostile mais nous ressentons une indifférence feinte ou une jalousie réelle qui nous gênent bien sûr. Qui sommes-nous pour nous insérer dans leurs vies en allant jusqu'à les photographier Si nous distribuions des dollars sur notre passage, c'est un mépris solide que nous pourrions affronter. Alors? Ben il faut changer de village ou rentrer chez soi. Nos différences sont tellement énormes qu'aucune explication n'est plausible et la cause est perdue avant d'avoir été plaidée.



On se perd dans les danses d'un mariage de bord de route. Ce sont les femmes qui font le show, elle portent leur robe du dimanche et dansent dans un grand champ. Les hommes les regardent en buvant et en discutant. Quelquefois, ils frappent mollement un tambour.



Les danseuses sont apparemment les gardiennes de la tradition mais celle-ci semble fragile, elles sont peu nombreuses à connaître les chants et la « fête » ne démarre pas vraiment. La mondialisation, le tourisme à outrance, la modernité tant souhaitée et la copie des sociétés occidentales lament les traditions et la façon de vivre ensemble. Cette Afrique ne sait plus très bien comment elle s'appelle ni ce qui la constitue.



C'est en fait une fête triste dans laquelle la joie est sur commande. Les hommes ont abandonné les réjouissances aux femmes qui s'en emparent sans se rendre vraiment compte de ce fait de leur dévaluation. Elles dansent seules dans le soir qui tombe et la nuit qui les engloutit.

J'ai comme un goût amer dans la bouche. Il y a vingt ans, en Afrique du Sud, en voyage avec notre fille, des femmes attendant le bus sur le bord de la route l'avaient invitée à danser avec elles en chantant des chants de libération nationale. Elle avait dansé de tout son cœur avec les travailleuses revenant des champs. Les danseuses avaient ensuite porté en triomphe notre petite blanche à bout de bras au-dessus de leurs têtes en continuant de chanter, célébrant ainsi leur fraternité de l'instant.

Ce n'était pas mieux avant. C'était différent.